

Viaud, M.-L. (2015). *Les innovateurs silencieux. Histoire des pratiques d'enseignement à l'université depuis 1950*

Grenoble : PUG, coll. Regards sur l'éducation, 304 p. ISBN :  
978-2-7061-2266-8

Sophie Morlaix

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2359>

DOI : [10.4000/rechercheformation.2359](https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2359)

ISSN : 1968-3936

**Éditeur**

ENS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 126-129

ISBN : 978-2-84788-816-4

ISSN : 0988-1824

**Référence électronique**

Sophie Morlaix, « Viaud, M.-L. (2015). *Les innovateurs silencieux. Histoire des pratiques d'enseignement à l'université depuis 1950* », *Recherche et formation* [En ligne], 77 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2359> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2359>

---

des contributions est finalement bien encadré par des chapitres dont la cohérence repose à chaque fois sur une entrée problématique charpentée.

**Hélène Buisson-Fenet**

ENS de Lyon, laboratoire Triangle (UMR 5206)

**Viaud, M.-L. (2015)**

***Les innovateurs silencieux.***

***Histoire des pratiques d'enseignement à l'université depuis 1950***

Grenoble : PUG, coll. Regards sur l'éducation, 304 p.

ISBN : 978-2-7061-2266-8

Marie-Laure Viaud nous propose un ouvrage qui s'intéresse aux pratiques d'enseignement (Héry, 2005) au sens large, c'est-à-dire à l'ensemble des choix mis en place à l'initiative des enseignants-chercheurs sur le terrain, et non aux pratiques prescrites. La période d'étude s'étend de 1950 à 2005 et porte sur trois domaines : la physique, l'histoire et la sociologie dans différentes universités parisiennes, aux caractéristiques contrastées (universités traditionnelles de centre-ville, universités de périphérie, ou universités nouvelles de périphérie).

Les sources utilisées par Marie-Laure Viaud sont diverses. Elles sont, d'une part, composées de 50 entretiens longs (12 exploratoires, 38 définitifs) de 2 à 4 heures réalisés de 2005 à 2007 avec des enseignants-chercheurs. Ces entretiens sont complétés, d'autre part, par des sources écrites : articles de presse sur l'enseignement supérieur, guides de l'étudiant, archives de l'Union nationale des étudiants de France, rapport du Comité national d'évaluation (CNE), BO, journaux universitaires, etc. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dans lesquelles les analyses des discours proposées font largement écho aux problématiques actuelles caractérisant de l'université d'aujourd'hui.

La première période dresse un état des lieux de 1958 à 1968, en se focalisant sur les effectifs, les programmes, ou encore la façon dont les études sont organisées. L'analyse de texte montre que les réformateurs des années soixante critiquent déjà le sureffectif, l'entassement dans les amphithéâtres, le manque de personnel, ou le manque de laboratoires notamment en sciences, de places en bibliothèque universitaire, en logements

universitaires, et le fort taux d'échec. Des propositions visent notamment à réformer l'année de propédeutique pour en faire une année de formation méthodologique qui peut faire penser aux actions mises en place avec le PRL depuis 2010.

La seconde partie de l'ouvrage va traiter des années qui suivent Mai 68, s'interrogeant sur un éventuel changement des pratiques sur le terrain, un renouvellement éventuel des contenus, la pluridisciplinarité ou encore l'abolition des CM. Les récits relatés dans cette partie permettent de comprendre le mécanisme d'une immobilité pédagogique avérée. Pourtant certains enseignants vont inventer des modèles radicalement nouveaux. Dans les universités qui ont transformé leurs pratiques, le souci des enseignants est surtout d'accroître la liberté de choix des étudiants, de favoriser l'interdisciplinarité, le travail en petits groupes, les échanges et l'instauration de relations moins hiérarchiques.

Dans l'ordre chronologique, la troisième partie, traitant de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt, reflète l'inquiétude vis-à-vis de l'échec des étudiants de premier cycle, et l'interrogation qui se dessine sur les moyens d'y remédier. Des choix très différents sont faits selon les filières, selon les universités. Suite à la loi Savary de 1984, les deux tiers des universités ont renoué leur premier cycle à la fin des années quatre-vingt : encadrement, accueil, orientation, information des étudiants font l'objet de beaucoup plus d'attention. Il s'agit de mieux encadrer les étudiants et non de leur donner plus de liberté. À la fin des années quatre-vingt, la création des CIES est une avancée dans la reconnaissance de l'utilité de la pédagogie universitaire, mais c'est, d'après l'auteur, une avancée modeste. Ainsi la fin des années quatre-vingt représente, pour l'évolution des pratiques d'enseignement à l'université, une période charnière. Les enseignants donnent l'impression d'une profession en crise. Un certain nombre d'entre eux ont pensé trouver une issue en investissant dans l'enseignement, mais les innovations qu'ils ont mises en place ne perdureront pas.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage traite des années quatre-vingt-dix à 2005, et notamment de l'impact sur les pratiques des réformes qui se sont succédées en 1992 (Jospin, Lang), en 1997 (Bayrou), et en 2002 (LMD) et de

la succession trop rapide de réformes dont l'utilité n'est toujours pas perçue et qui ont épuisé l'énergie des novateurs. L'auteur met ainsi en évidence, à partir des propos recueillis, la grande différence avec la réforme de 1984 reposant sur des expérimentations existantes qui donnaient aux enseignants novateurs l'impression d'être des pionniers soutenus par l'institution et qui défrichaient de nouvelles pistes pour l'avenir (Orsay, Grenoble). Les réformes des années quatre-vingt-dix à deux mille donnent l'impression aux enseignants de devoir « rentrer dans le moule », d'appliquer des textes élaborés sans concertation, ni prise en compte d'expérimentations et de se comporter comme de simples exécutants.

Marie-Laure Viaud conclut son ouvrage sur la prévalence du modèle expositif-transmissif, qui continue de dominer comme Bireaud l'avait déjà constaté en quatre-vingt-dix. Les activités d'apprentissage, d'intégration et de transfert et la pédagogie différenciée n'existent pour ainsi dire jamais, contrairement à ce qui se passe à l'étranger.

La lecture de l'ouvrage invite à plusieurs commentaires. Le premier porte sur l'objet d'analyse, les pratiques d'enseignement, dans lesquelles pédagogie et modalités d'enseignement se confondent à plusieurs moments dans les propos de l'auteur. Pourtant, les conclusions qui en découlent sont bien différentes : « Si on ne considère que la pédagogie, rien n'a changé, les choses sont immuables, mais si on prend de façon plus large les modalités d'enseignement, on peut penser que les transformations ont été importantes ». Le second commentaire porte sur le statut de l'enseignant chercheur et son évolution qui devraient certainement être discutés de façon approfondie : il est fort probable que les transformations des pratiques d'enseignement dans l'enseignement supérieur aient lieu dans un certain silence, comme en témoignent les données collectées par l'auteur. Ces constats sont certainement à mettre en regard avec le manque de reconnaissance dans le déroulement de carrière des activités d'enseignement. On peut aujourd'hui penser que les rapports récents (Bertrand, 2014; Stranes, 2015) sur l'enseignement supérieur ouvrent une voie favorable à la valorisation de ces activités dans la carrière des enseignants chercheurs.

On pourrait regretter l'absence de l'évocation de la création des SUP (Structure de pédagogies universitaires) dans les années deux mille et qui fleurissent aujourd'hui dans les universités. Une réflexion sur les pratiques pédagogiques dans l'enseignement supérieur est désormais possible grâce à l'existence de ces structures qui allient parfois de façon très astucieuse innovation pédagogique et évaluation des enseignements.

Des références complémentaires et récentes auraient pu être évoquées, notamment lorsque l'auteur déplore le manque de résultats sur l'évaluation de l'efficacité de l'enseignement, et cite des références assez anciennes. Des travaux de recherche combleraient en partie ce vide (Duguet, 2014, Demougeot-Lebel 2015). La question de la transformation du public étudiant serait aussi à discuter (Engels, 2015).

Pour conclure, cet ouvrage traite d'une problématique vive pour qui s'intéresse notamment aux déterminants de la réussite à l'université, à savoir les pratiques d'enseignement, et propose un éclairage historique intéressant. À la lumière d'éléments factuels, les conclusions de Marie-Laure Viaud font largement écho à la situation actuelle de l'université française. Elles constituent, en ce sens, un apport intéressant pour qui s'intéresse à l'histoire de l'enseignement dans le supérieur et des innovations pédagogiques à l'université.

**Sophie Morlaix**

université Bourgogne Franche-Comté, IREDU

**Poyet, F. (2015)**

***Technologies numériques et formation : freins et leviers, préf. de D. Peraya***

Paris : L'Harmattan, 198 p.

ISBN : 978-2-343-06791-9

Il s'agit d'un ouvrage ambitieux qui vient synthétiser des travaux de recherche conduits depuis plusieurs décennies par cette enseignante-chercheuse. L'ouvrage s'ouvre sur un constat maintes fois établi : « depuis une trentaine d'années, les Technologies de l'information et de la communication (TIC) ont pris un essor considérable dans la plupart des activités de la vie quotidienne, pour autant, elles s'intègrent difficilement aux pratiques professionnelles des enseignants ». Loin de se limiter à ce constat,